

—Peuh ! dit-il, une amourette comme il y en a mille au siècle où nous vivons. Pouvais-je prévoir qu'elle tournerait au tragique ? Ces petites bourgeoises prennent tout au sérieux. Elles n'ont pas le sens commun, ma parole d'honneur.

Malgré la sévérité de ses sentiments, la marquise ne trouva presque rien à reprendre à cette petition de principe. Ses préjugés de caste, il est vrai, la disposaient à partager l'opinion dédaigneuse que venait d'exprimer son fils. Assurément, elle réprouvait la fourberie employée par Gaétan dans l'abandon de la jeune fille, qu'elle venait de lui rappeler, mais, en réalité, elle n'éprouvait qu'une médiocre commisération à la pensée qu'une petite fille de rien avait conçu l'espoir d'épouser un marquis, et qu'elle était morte pour avoir été déçue dans sa vaniteuse prétention.

—Laissons là toutes ces laides choses, dit-elle, et revenons à mon point de départ. Je vous l'ai déjà dit : j'ai formé un projet qui, s'il venait à se réaliser, ferait, je le crois fermement, votre bonheur en même temps que votre salut. Vous comprenez qu'il s'agirait pour vous d'épouser mademoiselle Blanche de Flavigny, nièce du comte Hector de Flavigny, ancien ami de notre famille et même un peu notre allié. J'ai déjà pressenti les dispositions du comte, qui est le tuteur de Blanche, et j'ai lieu de penser qu'elles ne sont point défavorables à l'union dont je souhaite l'accomplissement. Le comte ignore vos folies, vos détestables folies ! Tout au plus soupçonnerait-il que vous avez eu une jeunesse évaporée et que vous avez jeté une partie de votre fortune au vent de la dissipation. Mais, comme il est bienveillant, cela ne semble pas l'effrayer. Il croit même que les jeunes gens dont la première ardeur s'est exhalée dans le tourbillon de la vie orageuse deviennent presque toujours d'excellents maris.

—Parbleu ! il a raison de croire cela ! dit Gaétan d'un air infatué. Aussi serai-je un époux modèle, n'en doutez pas.

—Je voudrais n'en pas douter, répliqua la douairière d'Apremont en refoulant un soupir ; mais je me sens inquiète, soucieuse. J'ai peur de devenir la cause du malheur de cette Blanche de Flavigny.

—Vive Dieu ! ma mère, rassurez-vous ! Si cette jeune fille, que je n'ai pas encore vue, est aussi charmante qu'on le prétend, je vous promets que rien ne manquera à sa félicité.

—Blanche est la plus jolie et la plus gracieuse personne que je connaisse. C'est une fleur animée. Elle est adorable, tout simplement.

—Alors je l'adorerai, croyez-*e* bien ! Je lui élèverai un autel dans mon cœur, et sur cet autel je sacrifierai ce que vous appelez mes mauvais instincts.

Disant cela, Gaétan s'était exalté, mais il y avait dans son exaltation comme un reflet d'impertinence railleuse qui choqua madame d'Apremont.

—Il faut que je vous donne deux conseils, monsieur, dit-elle... Et d'abord, si vous voulez plaire à mademoiselle Blanche de Flavigny, défaites-vous, croyez-moi, de vos airs ironiques et vainqueurs. Je n'ai causé qu'un instant avec cette jeune fille, et, je vous en préviens, sous la vive allure de ses dix-sept ans paraissent se cacher beaucoup de bon sens et d'esprit. Méfiez-vous !

—Soit, je me méfierai... Le second conseil, quel est-il ?

—Le voici... M. le comte de Flavigny est l'honneur même. Si vous commettiez encore quelque méchante action, que votre mère ne pût réparer, — et que ce noble gentilhomme en fût instruit, il refuserait net de vous unir à sa pupille en rompant toute relation avec vous. Prenez garde !

—Je prendrai garde, madame, et désormais ma conduite aura lieu de vous édifier.

Cette assurance fut donnée par Gaétan avec une inflexion de voix si sérieuse que la marquise s'en montra satisfaite. Sa tendresse de mère reagit soudain contre ses sévérités. Tout émue, elle supplia son fils de rentrer dans la voie du juste et du bien. Elle protesta qu'elle oublierait le passé s'il voulait honorer l'avenir. Elle ajouta qu'il la trouverait toujours prête à le soutenir dans ses efforts pour se vaincre et s'amender.

—Vous avez perdu votre patrimoine, reprit-elle, et les revenus de votre majorat sont aliénés pour longtemps. Eh bien ! si vous épousez mademoiselle Blanche de Flavigny, je partagerai avec vous ma fortune, qui Dieu merci ! est considérable. De la sorte, on ne vous accusera pas d'être mû par l'intérêt, et vous pourrez faire un mariage d'inclination, tout en vous unissant à l'une des plus riches héritières de ce pays.

Le marquis ne s'attendait pas, sans doute, à cette libéralité maternelle. Il en fut d'abord comme étourdi ; puis son œil étincela, et ses lèvres frémissantes balbutièrent des remerciements où perçait une certaine cupidité. Il fut interrompu par le son du cor qui se fit entendre devant le pont-levis du château.

—Voici nos hôtes, dit la douairière d'Apremont. Allez au-devant d'eux, mon fils, et souvenez-vous de mes conseils.

## II

Le pont-levis s'étant abaissé, une calèche, suivie de plusieurs cavaliers, pénétra dans la résidence seigneuriale d'Apremont, où se tenaient déjà, rangés sur deux files, vêtus de la grande livrée, tous les domestiques du château.

Le marquis parut sur le haut perron en spirale, à balustres de pierre, qui dominait la cour d'honneur. Il en descendit les degrés et alla s'incliner profondément devant la comtesse de Flavigny et sa nièce qu'il aida à mettre pied à terre. Puis il serra la main du comte qui lui tendait la sienne avec un cordial empressement. Il salua ensuite d'un léger mouvement de tête une quatrième personne, laquelle venait de descendre de cheval et se tenait à l'écart, timide, soucieuse, presque farouche : c'était le jeune Raoul, fils unique du comte et de la comtesse de Flavigny.

La douairière d'Apremont attendait ses hôtes au seuil de la salle de réception. Elle les reçut avec son grand air, tempéré par une franche expression de contentement.

—Ah ! monsieur le comte, et vous, madame la comtesse, vous êtes vraiment les bienvenus dans mon vieux castel féodal ! dit-elle avec un sourire plein de cordialité. Je vous remercie de toute mon âme pour l'empressement avec lequel vous vous rendez à mon invitation.

Embrassant ensuite au front Blanche de Flavigny, elle reprit avec une admiration tout affectueuse :

—Chère enfant, mon antique demeure est bien sombre et bien grave ; mais vous voici, et, grâce à vous, elle va s'animer d'un reflet de jeunesse, de lumière et de gaieté. Je serai heureuse si vous prenez plaisir à nos fêtes d'Apremont, que votre présence doit embellir à miracle, car vous en serez la reine sans contredit.

Puis, apercevant Raoul qui, toujours silencieux et réservé, restait en arrière, la marquise alla vers lui et lui adressa quelques mots charmants.

—Je sais que vous aimez la chasse à courre, ajouta-t-elle ; et, comme je désire que vous vous plaisiez ici, nous chasserons le cerf et le sanglier dans mes bois qui sont très-giboyeux.

A ces amabilités de la marquise, le comte et la comtesse de Flavigny avaient répondu avec cette bonne grâce et cet esprit d'à-propos que donne l'habitude du grand monde. Blanche, comme il convient à une jeune fille qu'on complimente, avait rougi et baissé les yeux, de grands yeux noirs à la fois rayonnants et doux. Quant à Raoul, il avait balbutié un remerciement, sans se départir de sa froide gravité.

Au salon, où chacun s'assit en attendant le dîner, la marquise renouvela ses protestations d'amitié avec une effusion qui lui fit oublier un peu les solennités ordinaires de son attitude et de sa parole ; à plusieurs reprises même, elle combla de caresse Blanche de Flavigny qu'elle appelait son chérubin. Pour qu'elle abandonnât ainsi les formes cérémonieuses de l'étiquette, il fallait qu'elle fût animée d'un bien vif désir de captiver la belle enfant.

—A propos, lui dit-elle, il faut que je vous présente officiellement mon fils, le marquis Gaétan d'Apremont. Il a eu